

Entre religion, politique, et mémoire : (Saint) Alexandre Nevski en Bulgarie (1878-2024 ?)¹

GALIA VALTCHINOVA

Cet article, inspiré par l'échange autour de la communication d'Irène Baïdine lors d'une journée d'étude en 2023², s'appuie en grande partie sur des publications d'ethnologues bulgares des dix dernières années³.

1. Mes remerciements vont à Irène Semenoff-Tian-Chansky-Baïdine qui m'a transmis sa passion pour ce sujet. Toute ma reconnaissance à Grigor H. Grigorov de l'Institut d'Ethnologie et de Folklore près l'Académie bulgare des sciences (Sofia), pour ses textes mis à disposition et nos échanges stimulants.

2. « Fabrique(s) de saints et néo-martyrs et circulation de leurs cultes dans l'Europe du Sud-Est et l'espace post-soviétique : enjeux sociétaux et politiques », EHESS, Paris, 12 juin 2023 ; voir l'article d'Irène Semenoff-Tian-Chansky-Baïdine dans ce volume.

3. En particulier Grigor H. Grigorov, « Političeska simbolika, izrazena čez ime i obraz (Svetcite Kiril i Metodij i sv. Aleksandar Nevski) » [Symbolisme politique exprimé par le nom et l'image (les saints Cyrille et Méthode et Alexandre Nevski)], in Ekaterina Anastasova, Galina Lozanova & Stanoj Stanoev (éd.), *Praznikāt na Kiril i Metodij. Prostranstva na duha* [La fête de Cyrille et Méthode. Espaces de l'esprit], t. 2, Sofia, Paradigma, 2015, p. 326-348 ; Nikolaj Vukov, « Čärkvata "Sveti Aleksandär Nevski" – hram-pametnik i nacionalno

À l'une d'entre elles⁴, j'emprunte le fait choisi comme vignette introductive : l'échec de la tentative de faire figurer la cathédrale *Sveti Aleksandăr Nevski* (Saint-Alexandre-Nevski) de Sofia comme symbole de la Bulgarie, pays membre de l'Union européenne, dans le parc Mini-Europe de Bruxelles⁵.

Selon le règlement, chaque pays membre avance des « candidatures » construites autour de ses monuments d'architecture les plus emblématiques. Les propositions sont examinées par une commission spéciale au regard de trois critères : valeur architecturale, spécificité nationale, « message européen ». La première proposition de la Bulgarie [...] est une maquette du *hram pametnik* [église-monument⁶] « *Sveti Aleksandăr Nevski* » à Sofia. La commission d'experts ne valide pas la proposition au motif que le monument est dans un « style [architectural] russe ». La proposition suivante – celle du monastère de Rila – est acceptée⁷.

Cette citation offre un condensé des questions traitées ici, à commencer par le sens de la démarche, et ce qu'elle révèle de la vie d'une

mjasto na pamet » [L'église « St. Alexandre Nevski » – *hram*-monument et lieu de mémoire national], in Albena Georgieva (éd.), *Sveti mesta v Sofijsko. Kultove, razkazi, obrazi* [Lieux saints dans l'aire de Sofia. Cultes, récits, images], Sofia, Akademichno Izdatelstvo « Marin Drinov », 2013, p. 77-101 ; Rumjana Radkova, *Hram-pametnik « Aleksandăr Nevski »*, [Hram-monument « Alexandre Nevski »], Sofia, Akademichno izdatelstvo « Marin Drinov », 1999.

4. Grigor H. Grigorov, « Politicheska simbolika... », art. cit., p. 343.

5. Sur le site du parc, on évoque un « parc où toutes les merveilles d'Europe s'exposent en miniature », à visiter en famille. La dimension pédagogique du parc est soulignée par la mise à disposition de livrets et guides de parcours destinés aux enseignants du secondaire. <https://www.minieurope.com/le-parc/#des-monuments-epoustouflants>, consulté le 15 janvier 2025.

6. Élément central à développer par la suite, le terme bulgare *hram-pametnik* (dérivé du russe *hram-pamjatnik*) présente une difficulté sémantique s'il est traduit au pied de la lettre, temple-monument. Ici, on utilisera église-mémorial ou église-monument, permettant d'éviter le mot temple trop connoté en français.

7. Les liens fournis dans l'article de G. H. Grigorov (p. 343, note 8), fonctionnels au 17 juin 2012, ne l'étaient plus au moment de la rédaction de cet article. Observons que d'un point de vue architectural, il n'y a pas de grande différence entre l'apparence du monastère orthodoxe, dont l'essentiel du bâti date du XIX^e siècle, et ladite cathédrale construite au début du XX^e siècle dont les coupes n'épousent pas la forme de bulbe typique des églises russes, mais plutôt celle d'une église byzantine.

figure emblématique russe en Bulgarie moderne et contemporaine. Plus précisément, peut-on parler d'un culte du saint russe le plus politisé de ce premier quart du XXI^e siècle⁸ dans un pays balkanique qui – pour situer d'emblée le contexte historique – accède au statut d'État-nation à la suite de la guerre russo-turque (opposant la Russie à l'Empire ottoman) de 1877-1878, guerre « de Libération » dans le récit national bulgare ? Depuis cet événement qui entérine la création d'un nouveau sujet politique dans le Sud-Est européen et modifie en profondeur les relations internationales⁹, les Bulgares, dotés d'une culture chrétienne-orthodoxe, sont considérés comme un peuple slave méridional « russophile » sensible au panslavisme. Ces éléments ont également façonné l'image de la Bulgarie comme pays satellite le plus fidèle à l'URSS entre 1944 et 1989. L'adhésion de la Bulgarie à l'Union européenne en 2007, en tant que pays post-communiste, n'efface pas complètement l'image de pays « russophile », cultivée pendant des décennies, notamment à travers la présence symbolique d'*Aleksandăr Nevski*¹⁰ au cœur de sa capitale. Il s'agit de la cathédrale, siège du Patriarcat (orthodoxe) bulgare, dédiée à ce saint russe, dont Sofia s'est dotée au début du XX^e siècle et qui demeure aujourd'hui encore l'épicentre de son espace public.

Selon l'auteur cité en exergue, le refus opposé à « un monument portant le nom du saint russe dont la *Vie* est un programme idéologique de l'opposition entre la Russie et l'Occident » constitue une « gifle que [la société bulgare] n'a pas su déchiffrer¹¹ ». L'observation est judicieuse ; elle soulève la question de savoir si l'élite (et l'appareil) politique bulgare avait réalisé le caractère inapproprié de la proposition. En d'autres termes, ce fait atteste-t-il d'une incapacité à « penser

8. Comme le démontre l'article d'Irène Semenoff-Tian-Chansky-Baidine dans ce numéro ; voir aussi Cordelia Heß & Gustavs Strenga, *Doing Memory: Medieval Saints and Heroes and Their Afterlives in the Baltic Sea Region (19th-20th centuries)*, Berlin – Boston, De Gruyter, 2024, p. 1-20, et en particulier p. 5-12 ; Eugene Smelyansky, *Medievalisms and Russia. The Contest for Imaginary Pasts*, Leeds, ARC Humanities Press, 2024, p. 39-66.

9. Peter Sluglett & M. Yavuz Hakan (éd.), *War and Diplomacy: The Russo-Turkish War of 1877-1878 and the Treaty of Berlin*, Salt Lake City, University of Utah Press, 2011. Voir *infra*.

10. L'usage adopté dans cet article est que le nom orthographié *Aleksandăr Nevski* et mis en italique désigne la seule cathédrale de Sofia.

11. Grigor H. Grigorov, « *Političeska simbolika...* », art. cit., p. 343.

européen » ou bien de l'enracinement d'*Alexandăr Nevski* – symbole ayant droit de cité dans l'espace public très politisé de la Bulgarie post-socialiste, et ancré dans l'intimité culturelle¹² des Bulgares ?

Les questions posées seront traitées dans une démarche historique, avec un point de départ clairement posé : le contexte précis dans lequel ce saint apparaît en Bulgarie. Si la chronologie reste en question, c'est pour suggérer qu'il y a naissance et disparition possible d'un culte. Tout en posant le cadre de ce culte importé dans le sillage de la guerre russo-turque de 1877-1878, on s'interrogera sur les raisons de l'adoption de la figure du saint russe – j'insiste sur le terme « figure ». De qui et de quoi parle-t-elle ? Que dit-elle ? Et s'agissant d'*Aleksandăr Nevski* de Sofia, on se demandera si sa valeur provient de son symbolisme politique ou plutôt d'une grammaire mémorielle et patrimoniale.

La guerre russo-turque de 1877-1878, le *Tsar Libérateur* et son saint patron

Si, vue depuis la Bulgarie, la guerre russo-turque¹³ de 1877-1878 est une guerre de libération, la connotation émancipatrice au sens large est commune dans la perception de cette guerre par la plupart des pays balkaniques (la Serbie, le Monténégro, la Roumanie). Point culminant de la Crise d'Orient ouverte en 1875 et approfondie en 1876 par une série de révoltes des populations chrétiennes des Balkans, durement réprimées par les Ottomans, c'est une guerre à

12. Le concept d'intimité culturelle est développé par l'anthropologue Michael Herzfeld, *Cultural Intimacy: Social Poetics of the Nation-State*, New York, Routledge, 1997, qui le définit comme la capacité de reconnaître « ... those aspects of cultural identity that are considered a source of external embarrassment but that nevertheless provide the insider with their assurance of common sociality, the familiarity with the bases of power » (*Ibid.*, p. 3 et 12-14).

13. Dans ce cas, comme dans d'autres, l'appellation « turque » désigne l'Empire ottoman. Cet usage généralisé de « Turc » pour désigner l'Ottoman et, en même temps, le musulman forme un stéréotype durable. Voir Aleksandăr Vezekov, « Formulating and Reformulating Ottomanism », in Roumen Daskalov & Tchavdar Marinov (éd.), *Entangled Histories of the Balkans*, vol. 1, Leyde – Boston, Brill, 2013, p. 241-272. Ce stéréotype demeure bien au-delà du XIX^e siècle dans les sociétés balkaniques ayant de fortes communautés musulmanes, qui plongent leurs racines dans l'époque ottomane. En dépit des efforts pour éviter l'usage abusif de « Turcs » pour les différents groupes de musulmans, ce terme y fait son retour à chaque crise identitaire ou crispation dans les relations interethniques.

deux facettes : quasi-coloniale, visant l'héritage de « l'homme malade de l'Europe » (l'Empire ottoman) d'un côté, d'émancipation politique des jeunes États-nations balkaniques, de l'autre. Les historiens l'ont traitée de manières divergentes, en fonction de la capacité d'action prêtée aux protagonistes, aux populations locales chrétiennes et musulmanes, ainsi qu'aux États balkaniques¹⁴.

Le traitement de cette guerre dans l'historiographie bulgare reste, malgré un effort de prise de distance, dominé par la vision d'une « guerre de libération » menée par une Russie sensible à la souffrance des peuples slaves méridionaux sous domination ottomane. La relation causale entre cette guerre et les révoltes anti-ottomanes de 1875-1876 est fortement soulignée, en particulier avec l'insurrection bulgare d'avril 1876, un petit soulèvement à l'échelle de l'Empire ottoman, mais qui est interprété comme « l'apogée du Réveil national bulgare¹⁵ » et un tournant vers l'émancipation nationale par voie révolutionnaire ou violente¹⁶. Les massacres consécutifs à cette insurrection forment la pierre angulaire du grand récit national bulgare sur le « joug ottoman », dépeint comme une longue série d'exactions et de violences.

En effet, et indépendamment des appropriations nationalistes, l'insurrection bulgare et sa répression sanglante sont considérées comme le point d'orgue de la crise d'Orient de 1876¹⁷. Les atrocités

14. Les contributions dans Peter Sluglett & M. Yavuz Hakan (éd.), *War and Diplomacy...*, *op. cit.*, donnent à voir la multiplicité de perspectives. D'une manière générale, cet ouvrage collectif montre que la guerre et le Traité de Berlin (juin 1878) qui entérina ses résultats, fut l'événement-clé marquant la fin de l'hégémonie ottomane dans les Balkans par la reconnaissance de l'indépendance (ou d'une souveraineté *de facto*) de la Roumanie, de la Serbie, du Monténégro, et la mise en place d'une Bulgarie autonome.

15. Voir Aleksandăr Vezekov & Tchavdar Marinov, « The Concept of National Revival in Balkan Historiographies », in Roumen Daskalov & Alexander Vezekov (éd.), *Entangled Histories. Histories of the Balkans*, vol. 3, Leyde – Boston, 2013, p. 406-462.

16. Nous retenons ce dernier terme à la suite de Bernard Lory, « Une sortie de violence occultée : la Bulgarie de juin 1876 à avril 1877 », *Balkanologie*, VIII-1, 2004, p. 151-165.

17. Davide Rodogno, *Against Massacre: Humanitarian Interventions in the Ottoman Empire, 1815-1914*, Princeton, Princeton University Press, 2011, p. 141-169, et en particulier p. 147-151. Il est reconnu comme un tournant critique dans l'histoire ottomane : voir Edhem Eldem, *L'Empire ottoman et la Turquie face à*

ou « horreurs bulgares » rapportées par la presse suscitent une vague d'émotion à l'échelle internationale et un sursaut de compassion, donnant lieu à l'un des premiers appels à une intervention humanitaire en Occident¹⁸. En Russie, où l'on suit de près les soulèvements au sein des peuples chrétiens de l'empire voisin, ces événements donnent lieu à une campagne anti-ottomane et à un élan de solidarité chrétienne. Placée dans la perspective russe, la guerre russo-turque de 1877-1878 peut être lue comme une mobilisation politico-religieuse de l'opinion russe en faveur des « frères chrétiens », qui s'accompagne d'un sursaut panslaviste et d'une tonalité eschatologique « intramondaine¹⁹ ».

Déclenchée par la Russie sous la bannière d'une grande cause – celle de venir en aide aux peuples slaves et chrétiens opprimés – cette guerre présente des éléments d'une « croisade slave²⁰ ». Elle met en lumière un empereur russe, protecteur des chrétiens orthodoxes et victorieux sur les deux fronts d'Orient, balkanique et caucasien. En effet, Alexandre II (1855-1881) s'engage dans une série de réformes visant à redresser l'Empire russe marqué par la désastreuse guerre de Crimée (1856). Après la suppression du servage en 1861, il est surnommé le « tsar libérateur »²¹. Ravivant l'idée de « Moscou-troisième Rome », il se fait le champion des nations opprimées dans le Sud-Est européen où les Slaves orthodoxes sont toujours à la merci des Ottomans. À l'issue de la guerre, aboutissant du point de vue bulgare à une

l'Occident, Paris, Collège de France, Leçon inaugurale prononcée le 21 décembre 2017, <https://books.openedition.org/cdf/6201>, § 31-37.

18. Voir Alexis Heraclides & Ada Dialla, *Humanitarian Interventions in the Long Nineteenth Century: Setting the Precedent*, Manchester, Manchester University Press, 2015, p. 148-168. Voir Davide Rodogno, *Against Massacre...*, *op. cit.*, p. 151-155, sur l'effet du pamphlet de Lord Gladstone, « The Bulgarian horrors and the question of the East ».

19. Ilya Platov, « Barbare et infidèle. L'image de l'ennemi turc dans la guerre de 1876-1878 en Russie à travers la presse, les brochures de propagande, les correspondances et les mémoires », *Cahiers balkaniques* [en ligne], 36-37, 2008, <https://doi.org/10.4000/ceb.1571>, consulté le 13 octobre 2024.

20. Ilya Platov, « La croisade slave : Guerre, culture et mémoire en Russie et dans les Balkans, 1876-1914 », *Revue des études slaves*, Paris, LXXVI/4, 2005, p. 545-549.

21. Sur le « scénario du pouvoir » du tsar Alexandre II, voir Richard S. Wortman, *Scenarios of Power. Myth and Ceremony of Russian Monarchy, vol. II. From Alexander II to the Abdication of Nicholas II*, Princeton, Princeton University Press, 2000, p. 19-91.

« Libération » de la domination ottomane, il est qualifié de cette même appellation de « Tsar Libérateur », qui a ici un statut spécial²². Cette appellation honorifique va de pair avec l'adoption du saint patron du tsar, Alexandre Nevski, par l'élite politique bulgare.

Pourquoi saint Alexandre Nevski ? Rappelons quelques repères de la mise en place du culte et son potentiel politique et nationaliste. Alexandre (1221-1263), prince de Novgorod (à plusieurs reprises entre 1236 et 1259), de Vladimir et Souzdal (1252-1263), est une figure politique du monde russe en devenir, à une époque où les principautés russes font face à la menace mongole à l'Est, à celle des ordres catholiques à l'Ouest. Ses victoires à l'Ouest – notamment, contre les Suédois près du fleuve Neva (juillet 1240), puis contre les Lituaniens et les chevaliers de l'Ordre Teutonique (en 1242) – sont rendues possibles par sa soumission à la Horde d'Or, à l'Est. À sa mort en novembre 1263, il est enterré près de Vladimir, où des miracles se produisant sur sa tombe commencent à être rapportés. Le culte local qui s'y développe dès la fin du XIII^e siècle prend de l'ampleur, et un aspect de plus en plus politique. Le prince est canonisé par l'Église orthodoxe de Moscou en 1547, l'année où Ivan IV le Terrible (1533-1584) est proclamé tsar, et à une époque où la doctrine de « Moscou – Troisième Rome²³ » s'était déjà imposée. La portée politique du culte d'Alexandre est renforcée par Pierre le Grand qui érige le saint de Novgorod en protecteur de la Russie et, en même temps, en rempart contre ses ennemis à l'Ouest. En 1724, sur ordre du tsar, sa relique est

22. En Bulgarie, les deux mots sont orthographiés avec une majuscule – Tsar Libérateur ; et ce, tout au long de la période 1878-1945, usage préservé même à l'époque communiste dans le nom du boulevard-artère de la capitale Sofia, ainsi que dans les monuments érigés en son honneur.

23. Eugene Smelyansky, *Medievalisms and Russia...*, *op. cit.*, p. 67-87, en particulier p. 71-79. Le détail est souligné dans la perspective de la revendication de l'héritage de Byzance par Moscou et de la position de l'Empire russe comme protecteur des chrétiens associés à l'orthodoxie grecque sous domination ottomane. Voir aussi Diana Mishkova, « The Afterlife of a Commonwealth: Narratives of Byzantium in the National Historiographies of Greece, Bulgaria, Serbia and Romania », in Roumen Daskalov & Alexander Vezhenkov (éd.), *Entangled Histories...*, *op. cit.*, vol. 3, p. 118-273.

transférée au monastère de la Trinité, plus tard devenu *Lavra*²⁴ Alexandre-Nevski, près de la nouvelle capitale Saint-Pétersbourg. L'apogée du transfert a lieu le 30 août/10 septembre 1724, anniversaire de la date de la signature du traité de paix de Nystad entre la Russie et la Suède en 1721. Le transfert associe date (et événement) historique et noms emblématiques (de saint et de tsar), association qui apparaît aussi dans les événements liés à la guerre de 1877-1878.

La carrière politique de saint Alexandre Nevski connaît un nouveau rebond avec son adoption comme patron céleste des tsars de la dynastie Romanov portant ce prénom²⁵. Les tsars homonymes célèbrent leur saint patron (*tezjoimennij svjatoj*)²⁶ précisément le 30 août (jour de la translation des reliques à Saint-Pétersbourg) et non à la date officielle de la mort (*uspenie*) du saint, le 23 novembre, fête plus ancienne dans le calendrier des saints orthodoxes²⁷. Les célébrations de la fête patronale (*tezjoimenitsvo* ou *imeniny*) donnent lieu à de véritables cérémonies de cour dont le faste est à la mesure de leur portée politique.

24. Une *lavra*, en français lauré ou stavropégie (du gr. *σταυροπυγεια*), est une fondation religieuse gérée directement par l'autorité religieuse suprême, non soumise à la hiérarchie ecclésiastique diocésaine.

25. Nikolaj Vukov, « Čärkvata... », art. cit., p. 81. Pour les Alexandre concernés, voir <https://imperialhouse.ru/en/allnews-en/news/2024-09-12-the-300th-anniversary-of-the-translation-of-the-holy-relics-of-st-alexander-nevsky-to-st-petersburg-1724.html>, consulté le 15 octobre 2024.

26. Sur l'attention portée au *tezjoimenitsvo* (jour du nom/du saint homonyme d'une personne) par les souverains russes, voir E. Ju. Makarova, « Pamjat' ob umeršix carevičax: k osobennostjam temy carskovo tezoimenitsva v jaroslavskix stennyx rospisjax XVII-pervoj poloviny XVIII vv » [La mémoire des tsarévitchs défunts : sur les particularités du thème de tezoimenitsvo sur les peintures murales du XVII^e – première moitié du XVIII^e siècle], *Vizuanl'naja teologija*, t. 6, 1, 2024, p. 162-173, <https://doi.org/10.34680/vistheo-2024-6-1-162-173>, consulté le 13 octobre 2024. Voir aussi Anna F. Litvina, Fjodor B. Uspenskij, « Imeniny v prostranstve letopisnogo narrative » [Le Jour du Nom comme élément dans la narration historique médiévale], *Slověne*, 2015, 1, p. 218-239.

27. Observation de Grigor H. Grigorov, « Poličiška simbolika... », art. cit., p. 345. À cela s'ajoute le fait que le 30 août a été désigné comme date de célébration du saint par décret de Pierre le Grand : voir I. A. Edošina, « Aleksandr Nevskij ili Aleksandr Svirskij: k voprosu o nebesnom pokrovitele A. N. Ostrovskogo » [Alexandre Nevski ou Alexandre de Svir : la question du saint protecteur d'A. N. Ostrovski], *Dva veka ruskoj klassiki*, t. 3, 3, 2021, p. 70-83, en particulier p. 75-76, <https://doi.org/10.22455/2686-7494-2021-3-3-70-83>, consulté le 14 octobre 2014.

Sous le règne d'Alexandre II, puis sous celui de son fils Alexandre III (1881-1894), une autre manière de promouvoir le culte du saint patron de ces empereurs prend de l'ampleur : la construction d'églises dédiées à Alexandre Nevski pour commémorer les victoires russes, un événement marquant de la vie de l'empereur, ou sa mort. Ces églises sont souvent érigées dans les capitales ou les grandes villes de pays conquis ou libérés²⁸. Ainsi, entre les années 1860 et le début du XX^e siècle, des cathédrales ou des églises Saint-Alexandre-Nevski voient le jour en Crimée et dans plusieurs villes d'Ukraine, les villes principales des provinces baltes de l'Empire (Riga en Lettonie, Tallinn en Estonie, Vilnius en Lituanie), ainsi qu'à Tbilissi (Géorgie) et à Bakou (Azerbaïdjan). La plupart de ces édifices sont détruits à l'époque soviétique²⁹. L'histoire de la cathédrale Saint-Alexandre-Nevski à Varsovie est à cet égard singulière : construite entre 1894 et 1912, elle fut détruite en 1924 en tant que symbole de la domination russe sur la Pologne³⁰. Si l'érection de ces églises est généralement due à l'initiative du tsar ou de cercles proches du pouvoir impérial – comme cela a été le cas à Paris ou à Jérusalem³¹ –, leur préservation (lorsqu'elles ne sont pas détruites par le régime soviétique) dépend le plus souvent de la mobilisation des communautés d'émigrés russes. C'est par exemple le cas de la cathédrale russe Saint-Alexandre-Nevski à Paris, consacrée en 1861, qui doit sa survie à cet engagement communautaire.

28. Si, en Bulgarie, les élites politiques du jeune État-nation considèrent que la Russie a œuvré pour la Libération nationale (malgré les divergences entre « russophiles » et « russophobes » – voir *infra*), les pays inclus de force dans l'Empire russe, comme la Pologne, se considèrent comme étant « sous le joug » russe. Sur la construction d'églises Saint-Alexandre-Nevski comme projet politique voir Richard S. Wortman, *Scenarios of Power...*, *op. cit.*, p. 248.

29. Pour une liste exhaustive de ces églises-monuments, voir Nikolaj Vukov, « Čärkvata... », art. cit., p. 84-85.

30. Sur la décision (prise en 1920) et les débats autour de sa destruction faisant valoir l'argument patrimonial, voir Wojciech Tomasik, « Śmierć świątyni » [La mort d'un temple], *Teksty Drugie* [Online], 1/2018, p. 240-258, <http://journals.openedition.org/td/965>, consulté le 23 novembre 2024.

31. Voir Elena Astafieva, « Fonder et acheter, étudier et s'appropriier, construire et reconfigurer. Les trois temps de la transformation du "domaine copte" en église Saint-Alexandre Nevsky à Jérusalem (1856-1896) », *European Journal of Turkish Studies*, [En ligne], 22 | 2016, <https://journals.openedition.org/ejts/5353>, consulté le 16 février 2020.

L'initiative et le financement de l'État russe, ainsi que le caractère fondamentalement politique de leur édification, font des églises en question des *bramy-pamjatniki* – des églises ou sanctuaires-mémoriaux. Ce format, spécifique à l'orthodoxie russe, attesté de longue date³², les place à la croisée de deux registres : mémoriel et religieux, ajoutant ainsi une dimension politique. La construction de *Sveti Aleksandăr Nevski* à Sofia, où ces deux aspects sont bien visibles, est généralement présentée comme correspondant à la logique d'ériger des *bramy-pamjatniki* dans les villes-clés des pays intégrés à l'ancien Empire russe. Comme on va le voir, le cas est bien plus complexe, malgré des similitudes. Avant de l'examiner dans sa complexité, plantons le décor de la présence d'Alexandre Nevski en Bulgarie dans la première décennie post-ottomane.

Célébrer saint Alexandre Nevski en Bulgarie : les premiers pas

La célébration du saint patron du « Tsar Libérateur » se met rapidement en place dans le jeune État bulgare. La question qui se pose est de savoir si cette célébration doit être considérée comme un culte religieux. Avant de se tourner vers les églises-mémoriaux, examinons les autres domaines où le lien au saint se manifeste avec force, dès le lendemain de la guerre.

Le saint et l'armée

Plusieurs témoignages font état des solennités organisées dès le 30 août 1878 pour la fête de saint Alexandre Nevski par les troupes russes qui demeurent dans le pays sous le Gouvernement provisoire russe³³. Étant donné que c'est au sein des troupes russes que sont formés, dès 1878, les premiers officiers d'origine locale, cette célébration est reprise par l'armée bulgare. Le jour du saint devient alors la

32. Plus loin, on utilisera en alternance les termes de *bram-pametnik* et église-mémorial. La longue histoire des *bramy-pamjatniki* en Russie est au-delà du cadre de cet article.

33. Initialement prévu pour durer deux ans, il reste sur place douze mois à compter de la fin du Congrès de Berlin, le 1 (13) juillet 1878. Il est dirigé par un Commissaire suprême, le prince Alexandre Dondoukov-Korsakov (1820-1893), dont les œuvres bénéfiques pour la capitale de la Principauté et pour la Constitution assoient son prestige en Bulgarie. L'un des axes de circulation les plus fréquentés au cœur de Sofia porte toujours son nom.

fête de l'armée bulgare nouvellement constituée ; c'est en effet le 30 août que sont effectuées les promotions de rang des officiers³⁴. Cette continuité est également observée au niveau des insignes : la représentation du saint apparaît sur les drapeaux³⁵, y compris ceux des compagnies de volontaires bulgares [*opālčenci*] ayant combattu lors de la guerre au sein de l'armée russe.

Dans les domaines militaire et civil, on ne peut surestimer le rôle du premier prince de Bulgarie, Alexandre de Battenberg (Alexandre I^{er}, 1878-1886). Apparenté à la dynastie russe par la tsarine, Marie de Hesse-Darmstadt, le prince allemand célèbre son jour de fête (*težoimen den* : jour du nom) à la même date que son oncle, Alexandre II (le 30 août), et se trouve ainsi inséré dans le réseau de parentés spirituelles tissé autour de ce prénom au sein de la famille Romanov. Homme d'armes ayant pris part à la guerre de 1877-1878, il devient parrain de l'école militaire supérieure de Sofia le 30 août 1880. C'est à lui que l'on doit la création du premier ordre de décoration bulgare, l'ordre de « Saint-Alexandre », instauré fin 1881. Sans surprise, l'effigie de saint Alexandre Nevski figure sur son drapeau personnel³⁶.

Le jour du nom (imen den)

Une fois le prince de Battenberg intronisé et entouré d'une petite cour, la célébration du jour du saint dont il porte le nom constitue l'une des occasions mondaines les plus courues de la Principauté de Bulgarie. Dans ses mémoires, Konstantin Jireček – historien tchèque et fin observateur de l'élite bulgare³⁷ – décrit en détail cette célébration. Celle de 1880 commence par une liturgie (orthodoxe) dans la matinée, se prolonge par l'accueil solennel du prince chez le général

34. Grigor H. Grigorov, « Političeska simbolika... », art. cit., p. 345-346, pour les détails dans ce paragraphe.

35. *Ibid.*, p. 328-329.

36. *Ibid.*, p. 330.

37. Konstantin Jireček (1854-1918) participe à la vie de la Principauté bulgare dès 1879, occupant les postes de ministre des Affaires étrangères (1881) et ministre de l'Instruction publique (1881-1882). Sur ses activités et son panslavisme, voir Florin Curta, « With Brotherly Love, The Czech Beginnings of Medieval Archaeology in Bulgaria and Ukraine », in Patrick J. Geary & Gabor Klaniczay (éd.), *Manufacturing Middle Ages. Entangled History of Medievalism in Nineteenth-Century Europe*, Leyde – Boston, Brill, 2013, p. 377-396, spécialement p. 381-382.

Parensov³⁸, un défilé militaire, des divertissements dans le jardin public et se termine par une procession aux flambeaux. L'année suivante, la célébration s'articule autour d'une liturgie solennelle, suivie d'une réception de délégations, et d'un défilé militaire³⁹.

En quelques années, la « fête du nom » du prince régnant – la Saint-Alexandre-Nevski – semble avoir gagné en popularité. Ainsi, en 1885 Aleksandăr Téodorov-Balan, universitaire très en vue dans la vie publique, consigne avec un brin d'humour les félicitations qu'il a reçues le 30 août pour « sa fête⁴⁰ ». Cela suggère que le jour de la saint Alexandre Nevski est en passe de devenir la « fête du nom » ou *imeniny* de tous ceux qui portent le prénom Alexandre, dans la logique amenant à célébrer, dans un cadre religieux ou laïc, la fête du saint chrétien dont on porte le nom⁴¹. La réaction de l'illustre universitaire laisse entrevoir la mise en place, par rapport à ce prénom d'importation, du même mécanisme de célébration du nom de baptême faisant que les fêtes des saint(e)s les plus populaires du calendrier orthodoxe sont célébrées comme des « fêtes du nom ». Bien attestée dans le contexte slave méridional, tant en Bulgarie qu'en Serbie, la célébration du saint dont on porte le nom demeure longtemps une pratique du peuple et surtout des hommes⁴². Jusqu'à la fin du XIX^e, voire jusqu'aux premières décennies du XX^e siècle, ces pratiques étaient souvent plus liées au patrilignage qu'à l'individu et se déroulaient dans le cercle familial, et non à l'église, à l'image de la *krsna slava* chez les Serbes. Enracinée

38. Piotr Parensov (1843-1914) : Général russe qui a assumé le rôle de ministre de la Guerre dans le premier gouvernement bulgare.

39. Ces détails sont empruntés à Grigor H. Grigorov, « *Političeska simboli-ka...* », art. cit., p. 345.

40. *Ibid.* Natif de Tulcea (aujourd'hui en Roumanie), dans une aire à caractère multiethnique et sous influence russe tout au long du XIX^e siècle, il est fort probable que le prénom de l'universitaire soit inspiré de l'anthroponymie russe de l'époque. Recevoir des félicitations pour la fête de son prénom semble être un usage nouveau pour lui.

41. Voir sa définition commune comme le jour de célébration des « personnes portant une forme du nom de baptême porté par le saint ou la sainte, à qui ce jour est dédié sur les calendriers de saints dans les Églises catholique, orthodoxe ou anglicane » : https://fr.wikipedia.org/wiki/Fête_du_prénom, consulté le 30 janvier 2024.

42. Voir Evgenija Blagoeva, *Ličnoto ime v bălgarskata tradicija* [Le nom propre dans la tradition bulgare], Sofia, Akademično Izdatelstvo, 1999.

dans la vie paysanne et associée à la *zadruga*, grande famille indivise, la *kersna slava* a été érigée en marqueur de l'identité serbe. Quelles que soient les différences entre la *slava* serbe et le *imen den* des Bulgares, il s'agit là de « fêtes du nom » forgeant des sociabilités horizontales et la solidarité intrafamiliale. Avec la célébration du *težoimenitstvo*, centrée sur les grandes figures du pouvoir séculier ou religieux, surtout autour du souverain et de sa famille⁴³, un autre modèle est introduit – celui de la verticalité et de la distinction sociale – promu (jusqu'au terme même) par l'orthodoxie russe en complicité avec l'autocratie. Dans le cas du prénom Alexandre, la fête du nom qui émerge en Bulgarie post-ottomane se trouve dès le départ prise dans une logique de pouvoir, et plus précisément, de scénographies de pouvoir. Bien que ces deux tendances – horizontale ou d'égalité, et verticale ou de distinction – semblent contradictoires, en réalité, elles sont complémentaires. Ce qui peut expliquer la popularité et la persistance de la fête du nom jusqu'à aujourd'hui.

Au-delà de l'influence qu'il exerce sur la vie militaire et celle de la cour autour du prince régnant jusqu'à donner le ton d'une nouvelle forme de courtoisie, le choix de saint Alexandre Nevski comme référent céleste pour plusieurs domaines de la vie du jeune État s'inscrit dans une dynamique plus large. Il va de pair avec la transformation de ce saint russe en un vecteur politico-mémoriel de cette société balkanique post-ottomane en pleine modernisation. L'enchevêtrement entre registres religieux, mémoriel et politique fait l'objet de la section suivante.

Monuments russes et églises-mémoriaux dédiés à saint Alexandre Nevski en Bulgarie : vers un nouveau modèle de culture mémorielle et religieuse

Pour saisir l'importance des églises et monuments érigés après l'instauration de la Principauté de Bulgarie, rappelons qu'avant cette date l'architecture porte toutes les marques du contexte ottoman, dominant pendant plusieurs siècles. L'habitat, ainsi que l'ensemble de l'architecture civile et religieuse, et plus largement les choix du style de bâtiment jusqu'au rapport à l'espace bâti est à voir à travers ce prisme.

43. Souligné par Anna F. Litvina & Fjodor B. Uspenskij, « Imeniny v prostranstve... », art. cit., p. 219-220 ; E. Ju. Makarova, « Pamjat' ob umeršix carevičax... », art. cit., p. 163-170.

En ce sens, l'architecture était indissociable de la construction de l'État. D'où le rapport négatif à l'héritage bâti ottoman après 1878 et la précipitation à faire disparaître les marques de la présence ottomane, surtout les mosquées et leurs minarets, omniprésents dans le paysage urbain⁴⁴. Ce processus est particulièrement visible à Sofia, la nouvelle capitale dont on cherche à façonner un visage « européen ».

La question a un autre aspect, rarement pointé : l'érection d'églises *de novo* – ce que sont précisément les églises-mémoriaux – constitue une rupture radicale par rapport aux pratiques existant depuis des siècles. Dans l'Empire ottoman, la règle était d'ériger une église là où une continuité directe avec un bâtiment du culte préexistant était établie⁴⁵. L'idée d'une antériorité indispensable fut profondément intériorisée : l'église ne pouvait être construite que là où une matérialité – icône, encensoir ou croix, ossements – venait prouver la préexistence d'un bâtiment de culte chrétien⁴⁶. Il est difficile de mesurer pleinement l'ampleur du changement : on passe d'un paradigme du caché-révéle par volonté divine à une soudaine visibilité, décidée par un détenteur du pouvoir dans une société où le christianisme orthodoxe est dominateur et conquérant. En 1878, les chrétiens deviennent maîtres de l'espace public et politique bulgare, et le statut de l'orthodoxie change. Jusque-là l'orthodoxie était la religion d'un *millet* ottoman⁴⁷, en position d'infériorité par rapport à l'islam. En 1879, la première Constitution bulgare l'érige en religion dominante. Coïncidant avec ce changement, les églises-mémoriaux marquent le début de la construction nationale post-ottomane, processus influencé par la modernisation.

Les monuments et églises commémorant les « morts au champ d'honneur » de l'armée tsariste sur le front balkanique de la guerre constituent une nouveauté : ils marquent la naissance à la fois d'une

44. Voir Bernard Lory, « The Ottoman Legacy in the Balkans », in R. Daskalov & A. Vezhenkov (éd.), *Entangled Histories...*, *op. cit.*, vol. 3, p. 392-395.

45. Voir Rossitsa Gradeva, « Ottoman Policy towards Christian Church Buildings », *Études Balkaniques* (Sofia), 4, 1994, p. 14-36.

46. Ce mécanisme visionnaire est finement étudié par Séverine Rey (*Des saints nés des rêves*, Lausanne, Anthropos, 2008) à l'exemple de l'invention des saints grecs Rafail et Irini à Mytilène dans les années 1950-1970.

47. Sur la catégorie de *millet* (communauté religieuse des religions du Livre autres que l'islam), intériorisée par les populations chrétiennes, voir Bernard Lory, « The Ottoman Legacy... », *art. cit.*, p. 385-389.

architecture religieuse moderne⁴⁸ et d'une culture moderne du monument. Rappelons qu'en contexte ottoman, les formes mémorielles dominant le paysage sont des fontaines ou des ponts⁴⁹, lorsqu'il ne s'agit pas de bâtiments de culte musulman. Les formes mémorielles tangibles auxquelles la population chrétienne avait recours sont liées au *pomenik* (littéralement liste de noms à commémorer), lu lors d'offices religieux spécifiques⁵⁰, ainsi qu'aux icônes. Une nouvelle matérialité mémorielle résulte des initiatives de commémoration qui sont prises dès les premiers mois après la fin de la guerre russo-turque : entre 1878 et 1883, plus de 300 monuments et croix commémoratives sont érigés⁵¹. Certains sont réalisés par les détachements militaires maintenus au pays pendant le Gouvernement provisoire russe. Ces ouvrages façonnent le nouveau paysage mémoriel en Bulgarie post-ottomane, reconfigurant le lien entre mémoire collective et pratiques commémoratives dans un nouveau régime de visibilité.

48. Pour une observation similaire, voir le cas de Bakou, où l'église-mémorial Saint-Alexandre-Nevski, inaugurée en 1898, eut un véritable impact sur la modernité architecturale de la ville. Irada Baghirova, « Bakou à la croisée des cultures. Du XIX^e siècle au début du XX^e siècle », in Michel Espagne, Hamlet Isaxanli & Shalin Mustafayev (éd.), *La Montagne des langues et des peuples : Imbrications et transferts culturels dans l'espace du Caucase*, Paris, Demopolis, 2019, p. 333-334. À noter que l'architecte, Joseph Goslavski (*Józef Gosławski*), était d'origine polonaise.

49. Dans la tradition ottomane, les aménagements permettant d'accéder à l'eau et d'en jouir – considérés comme *sevap* (acte de charité islamique) – à connotation religieuse donc, sont souvent associés à la commémoration : Bernard Lory, « The Ottoman Legacy... », art. cit., p. 391-392.

50. Les *pomenik* de la période ottomane mêlent mémoires privée et historique. Voir Ivan Biljarski, « Poganovskijat pomenik », *Godisnik na SU Sv. Kliment Ohridski, Centăr Prof. Ivan Dujcev*, t. 4, 1990-1991, p. 53-77.

51. La période retenue va de la fin de la guerre à la détérioration des relations bulgare-russes ; selon Ilya Platov (« La croisade slave... », art. cit., p. 548), elle voit la construction surtout de cimetières et de monuments russes. Toutefois, comme les chercheurs bulgares le montrent, la plupart des signes mémoriaux de cette période résulte de coopérations russo-bulgares ou d'initiatives entièrement locales. Leur recensement reste approximatif même dans la littérature la plus récente et complète : Nikolaj Vukov et al., *Sledite na geroičното vreme. Mesta na pamet, svăržani s nacionalno-osvoboditelnite borbi (1867-1878)*, [Les traces du temps héroïque : lieux de mémoire liés aux luttes de libération nationale (1867-1878)], Sofia, Gutenberg, 2024, 732 p., mentionne la disparition de monuments non répertoriés.

Les mémoriaux les plus importants sont les églises dédiées à saint Alexandre Nevski. Tout en reconnaissant la place de l'initiative russe pour bâtir des églises-mémoriaux, il faut souligner que l'élite politique bulgare de l'époque fut pleinement acquise à l'entreprise, lancée à l'issue de la guerre⁵². Le ton est donné par la décision du 13 avril 1879, prise par l'Assemblée constituante de la jeune Principauté bulgare, de construire une église dédiée au saint protecteur du Tsar Libérateur, dans la capitale de la Principauté. La même Assemblée tranche en faveur de Sofia comme capitale, et en 1881 le prince bulgare proclame sa décision d'y ériger une église dédiée à saint Alexandre Nevski. D'emblée, l'enjeu est immense, tout comme le défi – financier, politique, architectural. L'entreprise s'avère longue et sinieuse ; néanmoins, bien avant sa concrétisation, *Aleksandăr Nevski* de Sofia devient un modèle symbolique. Cette décision ouvre sur un quart de siècle durant lequel ce saint d'importation demeure en vogue en Bulgarie. Même si ce n'est pas un phénomène fréquent, des lieux de culte sont placés sous le patronage du saint russe, et celui-ci est bien représenté dans la peinture religieuse en Bulgarie post-ottomane⁵³.

Passer en revue l'ensemble des églises dédiées au saint russe en Bulgarie, et non seulement la cathédrale de Sofia, permet de mieux explorer les logiques d'adoption de ce saint et son rôle dans le paysage religieux et mémoriel du jeune État bulgare. Ces églises voient le jour assez rapidement, notamment dans la région autonome de Roumélie orientale, fait qui mérite d'être souligné. Trois églises-mémoriaux sous son patronage ou co-patronage sont érigées en quelques années dans cette région qui reste contrôlée par l'Empire ottoman. Créée par le traité de Berlin en juin 1878, la Roumélie orientale – soustraite à la « grande » Bulgarie dessinée à San-Stefano – reste pendant plus de sept ans une province autonome de l'Empire ottoman dont le gouverneur chrétien est nommé par le Sultan, avec la ville de Plovdiv pour

52. Contrairement à la suggestion d'Ilya Platov, « La croisade slave... », art. cit., p. 548, qui situe la construction des églises mémorielles dans une « deuxième période commémorative », après 1883.

53. Iliana Cekova, « Izobraženija na iztočnoslavjanski svetci v bălgarskite hramove prez srđnovekovieto i Văzraždāneto » [L'image des saints slaves de l'Est dans les églises bulgares du Moyen Âge et de la période du Renouveau national], *Starobălgarska Literatura*, 48, 2013, p. 297-302. Cet article répertorie une vingtaine d'icônes et de compositions murales programmatiques créées entre 1880 et 1900.

capitale⁵⁴, une législation propre et un régime juridique favorisant la pluralité religieuse. En septembre 1885, un comité composé de Bulgares de la Principauté et de la région autonome proclame la réunification de cette dernière à la Principauté⁵⁵, ce qui déclenche une crise internationale et la guerre serbo-bulgare (novembre 1885). Une fois la Roumélie orientale intégrée à la Bulgarie, ses particularités culturelles s'estompent rapidement.

Églises-mémorial de Bakadjika

La première église-mémorial dédiée à saint Alexandre Nevski est construite au lieu-dit Bakadjika (*Bakadžika*) près de la ville de Yambol (*Jambol*), alors toute proche de la frontière avec l'Empire ottoman. L'initiative, tout comme le choix du lieu, émane du général russe Mikhaïl Skobelev, un des héros de la guerre, connu sous le nom de Général blanc⁵⁶, qui la conçoit dans la tradition russe des *bram-pamjatnik* honorant la mémoire des soldats tombés sur le champ de bataille près d'un site, en l'occurrence sur la voie de l'avancée de l'armée russe vers Istanbul/Constantinople⁵⁷. Le choix est stratégique : dominant la haute plaine de Thrace, le site est déjà marqué comme lieu saint par une ancienne église en ruines dédiée au Saint-

54. La ville de Plovdiv (gr. Philippoupolis, turc Filibe) reste, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, une ville multiculturelle et multi-religieuse où la langue de culture est le grec : sa « bulgarisation » est largement due à l'afflux de populations des petites villes et de la campagne voisine. Voir Andreas K. Lyberatos, *Oikonomia, politiki kai ethniki ideologia. I diamorfoi ton ethnikon kommaton sti Filippoupoli tou 19ou aiona*, [Économie, politique et idéologie nationale. La formation des partis nationaux à Plovdiv au XIX^e siècle], Héraklion, Presses Universitaires de Crète, 2009, 579 p.

55. En Bulgare, l'événement porte une majuscule : la « Réunification » (*Săedinenie*) ou acte d'unification de la Bulgarie (6/18 septembre 1885) et de la Roumélie. L'événement est érigé au rang de fête officielle (le 6 septembre).

56. Héros de la guerre russo-turque de 1877-1878, le général Mikhaïl Dmitrievitch Skobelev (1843-1882) est connu également pour ses opérations militaires en Asie centrale, particulièrement violentes en 1880-1881 : voir Svetlana Gorshenina, « Les paysages de Gök-Tépé : du champ de bataille au complexe commémoratif », *Passés futurs*, 16, *Paysage de violences : témoin, trace, archive*, 2024, p. 111-141.

57. Il n'y a pas de grandes batailles après la prise d'Andrinople (20 janvier 1878) ; la marche victorieuse de l'armée russe mène à la signature de la Paix de San-Stefano, banlieue d'Istanbul, le 19 février/3 mars 1878 (voir *infra*).

Sauveur. Il est difficile de dire si cette coïncidence fut recherchée par l'initiateur de l'ouvrage, mais le fait renvoie au modèle de continuité du lieu saint ancré dans la logique locale. La construction⁵⁸ commence dès mai 1879, peu avant la fin du Gouvernement provisoire russe, et va se poursuivre sous la supervision de la mère du général, Olga Skobeleva, installée à Plovdiv⁵⁹. Sa mort tragique retardera l'achèvement de l'ouvrage ; le *bram-pametnik* placé sous le double patronage de saint Alexandre Nevski et du Saint-Sauveur sera consacré en 1884, bien avant la « Réunification » de la Roumélie orientale et de la Bulgarie.

En quelques années, le site devient un lieu de mémoire russe, où monuments et stèles commémoratives se multiplient. Un monastère sous tutelle russe se développera bientôt autour de l'église, donnant la priorité au culte religieux, sans délaissier la fonction commémorative ; sa gestion sera assumée par le prêtre de campagne de la division de Skobelev et ensuite par son fils, devenu religieux. À leurs disparitions respectives, leurs stèles commémoratives se rajoutent aux autres monuments. Avec le passage de l'église et du monastère sous l'administration de l'Église orthodoxe bulgare, en 1934-1936, le nom d'Alexandre Nevski va progressivement s'effacer. De nos jours, le site religieux est connu sous le vocable de « monastère du Saint-Sauveur » [*Sveti Spas*]. Les récits de ses origines des « temps immémoriaux » qui circulent, ainsi que de sa réinvention miraculeuse, (forcément) post-ottomane, remettent au goût du jour le modèle du *sacrum* caché/révéle.

L'église des Saints-Cyrille-et-Méthode-et-Saint-Alexandre-Nevski à Plovdiv

L'église, fondée en 1884 dans la capitale de la Roumélie orientale et placée sous ce double patronage, est conçue selon une logique très différente. L'initiative de sa construction prend naissance parmi les populations bulgares récemment installées dans les quartiers de Plov-

58. Les détails sont donnés d'après Nikolaj Vukov *et al.*, *Sledite na geroidnoto...*, *op. cit.*, p. 723-724.

59. Olga Skobeleva est présente sur le théâtre de guerre bulgare, où elle œuvre pour les populations locales. https://fr.wikipedia.org/wiki/Olga_Skobeleva, consulté le 15 janvier 2025. Établie à Plovdiv d'où elle déploie ses activités, elle est tuée en juin 1880, lors d'un de ses déplacements en territoire rouméliote, probablement pour des raisons politiques.

div abandonnés par les Turcs⁶⁰. Ces habitants viennent de petites villes prospères désormais situées à la lisière entre la Principauté et la Région autonome, des villes à réputation patriotique⁶¹. Ces nouveaux venus dans le tissu urbain philippopolitain se démarquent par leur identité bulgare combative. D'où la décision de placer la nouvelle église sous le patronage d'Alexandre Nevski et des saints Cyrille et Méthode, les inventeurs de l'alphabet slave dont la célébration devient, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, l'une des manifestations de l'identité bulgare⁶².

Un comité exécutif est mis en place pour collecter les fonds et superviser la construction de la nouvelle église. Sa première action publique est lancée le 11 mai 1881, jour de commémoration des saints Cyrille et Méthode. La collecte de fonds, à laquelle le gouvernement de la Principauté contribue, rencontre un vif succès. Un an plus tard, le 11 mai 1882, a lieu la pose de la première pierre. La cérémonie est conduite en présence du consul russe, du gouverneur de la Roumélie orientale (personnalité ottomane, même si c'est un Grec phanariote d'origine bulgare), du métropolite grec orthodoxe de Plovdiv, et d'une foule impressionnante. Elle est immortalisée par un acte mémoriel précisant que l'église est érigée « en l'honneur des saints égaux-aux-apôtres [*ravnoapostoli*] Cyrille et Méthode et de saint Alexandre Nevski, en mémoire de Sa Majesté le défunt empereur de toutes les Russies, libérateur du peuple bulgare, Alexandre II, assassiné le 1^{er} mars 1881 ». Toutefois, le terme de *bram-pametnik* est absent : dès le départ, l'église est conçue comme paroissiale.

Les travaux progressent rapidement, et la consécration de l'église est initialement prévue pour le 30 août 1884, date clé de la fête de saint Alexandre Nevski. Reportée de dix jours, la cérémonie de consécration, tenue en présence du métropolite grec orthodoxe, connaît un

60. Les détails pour ce paragraphe sont puisés dans Grigor H. Grigorov, « Političeska simbolika... », art. cit., p. 337-339.

61. Il s'agit de Koprivštica, Panagjurište, Klisura, Kalofer, bourgs sis entre vallées et montagne et connus (surtout le premier) comme des carrefours de commerce à l'échelle ottomane. Les trois premiers ont été actifs dans l'insurrection d'avril 1876, dont la répression sanglante fut l'un des facteurs précipitant la déclaration de la guerre russo-turque en 1877.

62. Pour leur culte érigé en marqueur national bulgare, voir Stefan Rohdewald, *Sacralizing the Nation through Remembrance of Medieval Religious Figures in Serbia, Bulgaria and Macedonia*, Leyde, Brill, 2019, p. 36-53 et 246-304.

grand succès. En 1907, la stèle funéraire d'un des initiateurs et principaux donateurs, qui fit notamment don du terrain⁶³, sera placée à côté de l'église. À l'époque communiste, le nom d'Alexandre Nevski s'efface progressivement des mémoires. Aujourd'hui, l'église est connue comme étant dédiée uniquement aux « apôtres des Slaves » saints Cyrille et Méthode.

L'église-mémorial de Chipka

Sans en être le patron, saint Alexandre Nevski est bien présent dans l'église-mémorial de la Nativité, la plus emblématique de Bulgarie. Bâti près du village (aujourd'hui ville) de Chipka (*Šipka*), au sud du col homonyme traversant les monts de Stara Planina – théâtre des batailles les plus dramatiques de la guerre –, ce sanctuaire se situe en territoire rouméliote, à quelques encablures de la frontière avec la Principauté. La situation stratégique du site éveille les soupçons des autorités ottomanes, qui retardent le permis pour les travaux. Toutefois la frontière séparant les lieux de batailles héroïques du *bram-pametnik* les commémorant demeure poreuse ; elle sera supprimée au moment de la Réunification de 1885.

Comme dans le premier cas examiné, l'initiative émane, dès 1879, de personnalités russes connues pour leur dévouement à la « cause bulgare » : Olga Skobeleva, la mère du « Général blanc », et le comte Nikolai Ignatiev, ancien ambassadeur à Istanbul (1867-1877)⁶⁴. Un comité russe de collecte de fonds est formé en 1880, les moyens affluent rapidement ; en une année, l'objectif fixé est dépassé. En 1881, le comte Ignatiev exprime la volonté des promoteurs du projet : le choix du site et la décision de dédier l'église à la Nativité, fête chrétienne la plus proche des combats les plus acharnés. Les deux autels latéraux seront dédiés, respectivement, à saint Alexandre Nevski et à saint Nicolas. On lui doit également l'idée de représenter, dans le registre supérieur de l'iconostase, les saints protecteurs (*tezoimenity*) des grands commandants de la guerre de 1877-1878, ainsi que quelques

63. Nikolaj Vukov *et al.*, *Sledite na geroičnoto...*, *op. cit.*, p. 428.

64. *Ibid.*, p. 633-634, pour les détails dans ce paragraphe et les deux suivants.

saints vénérés par la population bulgare⁶⁵. Comme on le verra plus loin, l'imbrication de saints patrons et d'intercesseurs, tant par la dédicace des autels que par l'iconographie, s'inscrit dans « une diplomatie des saints » maniée habilement par les élites politiques russes, puis bulgares.

Retardée par des querelles diplomatiques et des rebondissements politiques, la construction de l'église prendra vingt ans. Les travaux, redynamisés à partir de 1897, réunissent des maîtres russes et italiens ainsi que des maçons constructeurs locaux. Ils sont menés sous la houlette d'Alexandre Pomerantsev, grande figure de l'architecture moderne russe et spécialiste, entre autres, des *bramy-pametniki* dédiés à saint Alexandre Nevski⁶⁶, qui œuvre à Sofia (voir *infra*). Terminée en 1902, l'église est consacrée en septembre de la même année, à une date proche du 25^e anniversaire de « l'épopée de Chipka ». La cérémonie se déroule en grande pompe, malgré quelques tensions entre le haut clergé russe, qui conduit la liturgie, et le métropolite orthodoxe bulgare qui prétend à ce rôle. La célébration réunit des vétérans russes, dont le général Nikolaï Stoletov, héros des batailles de Chipka et de Cheïnovo, et les survivants des *opălcenci*⁶⁷.

Connu sous le vocable de « l'église russe » en raison de ses coupoles en forme de bulbe, la « Nativité » de Chipka est la plus fidèle au modèle du *bram-pametnik* tel qu'il s'est mis en place depuis le début du XIX^e siècle : un sanctuaire pour célébrer la liturgie orthodoxe, un ossuaire (habituellement situé dans la crypte) renfermant les restes des soldats tombés sur le champ de bataille, et un monument commémoratif. L'église est surchargée de signes mémoriels⁶⁸ : trente-quatre plaques commémoratives en pierre blanche, fixées aux murs intérieurs et extérieurs, affichent de longues listes de noms des généraux et officiers tombés au champ d'honneur ; seuls les chiffres des tués sont

65. Ivanka Gergova, « From Petersburg to Shipka via Mount Athos: Slavic Saints on the Shipka Iconostasis », *Slavia Meridionalis*, 24, Article 3088, <https://doi.org/10.11649/sm.3088>, consulté le 15 janvier 2025.

66. La page russe de Wikipedia lui associe les projets d'au moins quatre cathédrales (*sobory*) consacrées à ce saint. [https://ru.wikipedia.org/wiki/Померанцев, Александр_Никанорович](https://ru.wikipedia.org/wiki/Померанцев,_Александр_Никанорович), consulté le 15 janvier 2025.

67. Les données sont puisées dans Dančo Dančev, *Šipka – ime legenda, dostojnstvo, optimizăm* [Chipka – nom légende, dignité, optimisme], Chipka, s. n., 2021, p. 86-93.

68. *Ibid.*, p. 81-85.

mentionnés pour les rangs inférieurs et les soldats, en tout presque 18 500. Quatre plaques mémorielles portent les noms de 569 *opālčenci*. La crypte abrite dix-sept sarcophages en marbre symbolisant les sépultures des morts des dix-sept détachements russes ayant participé aux combats, ainsi qu'une petite exposition historique, ce qui en fait un petit musée. Le chiffre de dix-sept est également repris par le nombre de cloches coulées à partir de douilles d'obus, introduisant une matérialité mémorielle particulière. La décoration intérieure – icônes et médaillons dans le style russe classique – réserve, à côté de saint Alexandre Nevski, une bonne place à d'autres saints russes dans la logique du *težoi menitstvo*, ainsi qu'à quelques saints bulgares (dont le saint patron du monastère de Rila) et serbes⁶⁹. D'une manière générale, la décoration iconographique et scripturale de l'église a pour objectif de transmettre la mémoire des événements, des personnalités, et de la dévotion.

De façon similaire au premier cas précédemment décrit, l'église-mémorial de la Nativité est prise dans un dispositif à la fois de culte (un monastère) et commémoratif (un cimetière), géré par la Russie jusqu'en 1934, lorsqu'elle est « concédée par le peuple russe à l'État bulgare ». L'église de la Nativité (ou le monastère, terme préservé à l'époque communiste) devient un pôle mémoriel réunissant des dispositifs commémoratifs de genres différents. Elle est entourée de croix commémoratives de détachements cosaques et autres unités spécifiques. Le petit cimetière militaire installé à proximité accueillera, au cours du XX^e siècle, plusieurs sépultures de Russes « blancs » morts en émigration. Délaissés pendant les dernières décennies du XX^e siècle, l'église et le cimetière font l'objet d'une rénovation par des entrepreneurs russes, action associée à des actes symboliques sur le plan politique⁷⁰. Des signes commémoratifs bulgares continuent à y être ajou-

69. Ivanka Gergova, « From Petersburg to Shipka... », art. cit., p. 6 ; pour les saints bulgares (p. 10-14), à noter la place de saint Jean de Rila (*Ivan Rilski*) et de ses confrères, les saints Gavriil Lesnovski, Prohor Pčinski et Joachim Osogovski (*Ibid.*, p. 12), des anachorètes du X^e et XI^e siècles. Ainsi se trouvent associés les quatre saints vénérés précisément comme quatuor slave méridional. Voir Stefan Rohdewald, *Sacralizing the Nation...*, *op. cit.*, p. 89-90 et 226-245.

70. Par exemple, la visite du président Poutine de l'église-mémorial en mars 2003, pour les 125 ans de la Libération. <https://www.pravoslaviето.com/manastiri/shipchenski/shipchenski.htm>, consulté le 3 janvier 2025.

tés au fil du temps, le dernier en date étant un monument aux *opālcēnci* originaires du village, érigé en 2007. Aujourd'hui, l'église-mémorial de Chipka constitue un lieu de mémoire qui s'inscrit dans un réseau commémoratif bien plus vaste, traversant le col homonyme et s'étendant sur des dizaines de kilomètres carrés, parsemés de monuments et de plaques mémorielles⁷¹. Les mémoires des militaires russes tombés au champ d'honneur et des combattants bulgares se mêlent, formant un continuum mémoriel vivace.

La chapelle Saint-Alexandre-Nevski à Roussé

L'exemple de la chapelle dédiée à saint Alexandre Nevski à Roussé⁷² (*Ruse*, anc. Rusçuk, centre de vilayet⁷³ ottoman), ville multiculturelle sur le bas Danube, au début des années 1880, illustre une logique encore différente. L'initiative, venue du haut clergé orthodoxe local, consiste à adjoindre deux nouvelles chapelles – l'une dédiée aux saints Cyrille et Méthode, l'autre à saint Alexandre Nevski – à l'ancienne église de la Sainte-Trinité, située au cœur de la ville et siège du métropolite. La réalisation de ce projet est rendue possible grâce au don généreux que Zafir Saroglu, Athénien d'origine bulgare (et au nom de consonance turque) offrit, lors de sa visite en 1880 dans la ville natale de ses parents. Initialement⁷⁴, hormis la construction d'une « église dédié au Saint-Esprit », il prévoit également :

Qu'il soit construit à Sofia un sanctuaire [*bram*] à Tous les Saints [*Vseh Svetih*] et appelé « Temple [*bram*] du Libérateur », avec des statues en métal devant représenter des personnalités ayant participé à la libération de la Bulgarie. Les trois Tsars seront placés du côté ouest : Alexandre II et III à droite, le tsar Nicolas [*I^{er}*] à cheval, son fils, le

71. Les détails dans Nikolaj Vukov *et al.*, *Sledite na geroičnoto...*, *op. cit.*, p. 634-640.

72. Dans cette section je résume les données exposées par Grigor H. Grigorov, « Političeska simbolika... », *art. cit.*, p. 339-341.

73. Vilayet : à partir de 1867, province de l'Empire ottoman, qui était administrée par un vali, gouverneur général, nommé par le sultan.

74. *Ibid.*, p. 339-340. Dans le testament du donateur, notarié cinq ans plus tard, il n'y a pas de mention d'église au nom d'Alexandre Nevski. On peut supposer que c'est une initiative du métropolite Grégoire, siégeant à Roussé et ardent défenseur de la cause bulgare, qui eut à gérer les fonds selon son propre jugement.

grand-duc Vladimir, [le prince] Gortchakov, [le général] Gourko, et [le prince] Dondoukov-Korsakov⁷⁵.

Malgré la contestation de la volonté du donateur par ses descendants hellénisés, la chapelle Saint-Alexandre-Nevski voit le jour en 1884. La chapelle des Saints-Cyrille-et-Méthode, quant à elle, est achevée et consacrée en 1886, à un moment où les relations diplomatiques entre la Bulgarie et la Russie sont rompues. Vouée à la prière, la chapelle Saint-Alexandre-Nevski est en fonction jusqu'en 1979. À cette date elle est convertie en salle d'exposition, cependant son autel est préservé par un haut fonctionnaire communiste.

Le sort de la chapelle Saint-Alexandre-Nevski s'inscrit dans le contexte national et local spécifique de l'époque : le sursaut national(iste), à partir du milieu des années 1970, lié à la célébration du 1 300^e anniversaire de la fondation du premier État médiéval bulgare (681). Dans ce cadre, il est décidé que la ville de Roussé – lieu natal de plusieurs grandes figures du Réveil national et des luttes d'émancipation nationale – accueille un « Panthéon des héros du Réveil national » [*Panteon na vǎzroždencite*]. Le Panthéon sera construit à la place de l'ancienne église du cimetière, et une grande partie du cimetière lui-même sera transformée en « parc des héros du Réveil national » [*Park na vǎzroždencite*]. Inauguré pour le centenaire de la Libération (3 mars 1978), il prend en charge les restes de nombreux héros exhumés de leurs sépultures⁷⁶, et transforme le régime mémoriel (déjà précaire à l'époque communiste) associé à l'Église orthodoxe. Bien que la cathédrale de la ville ne soit pas directement touchée, cette ingénierie mémorielle brutale a un impact certain sur elle. En effet, dans cette perspective, le sort que subit la chapelle-mémorial Saint-Alexandre-Nevski

75. *Ibid.*, p. 340. Ce sanctuaire reste un vœu pieux, mais cette description détaillée du donateur ouvre des pistes de réflexion. Ainsi, on peut noter l'importance accordée au tsar Nicolas I^{er} (représenté par une statue équestre) – le père du Tsar Libérateur, la mention étonnante du « grand-duc Vladimir » – un fils d'Alexandre II. La logique est au rendez-vous dans les mentions du prince Gortchakov (ministre russe des Affaires étrangères et fin diplomate), du général Gourko (célèbre commandant sur le front balkanique) et du prince Dondoukov-Korsakov, Commissaire suprême du Gouvernement provisoire russe.

76. Nikolaj Vukov *et al.*, *Sledite na geroičnoto...*, *op. cit.*, p. 482-483. Voir aussi Nikolaj Nenov, « Panteonăt na vǎzroždencite v Ruse. Strastite na lokalnata obšt-nost » [Le Panthéon des grands hommes du Réveil national à Roussé. Les passions de la société locale], *Bălgarski Folklor*, 1-2, 2004, p. 68-78.

s'explique par sa double marginalisation : d'une part, en tant que lieu de mémoire religieux, et d'autre part, en tant que symbole politique (la Libération, résultat d'une agentivité extérieure), en passe d'être remplacé par un autre symbole – celui de l'agentivité propre des Bulgares, incarnée par les héros du Réveil national.

Ce tour d'horizon montre que les décisions d'ériger des églises dédiées à saint Alexandre Nevski sont prises à chaud, pour ainsi dire, entre la fin la guerre russo-turque en 1878 et l'année de l'assassinat d'Alexandre II (mars 1881). Ce dernier événement semble avoir catalysé le processus, ajoutant une dimension personnelle (lié au grand homme) et plus tangible à l'acte commémoratif. Commémorer, à la fois la figure du tsar et les victimes russes de la guerre russo-turque, serait donc le moteur principal de la construction de trois des quatre églises (ou chapelles)-mémoriaux érigées en Bulgarie post-Libération, placées sous le patronage de saint Alexandre Nevski. Cela soulève une question fondamentale : s'agit-il d'un culte du saint russe en tant que tel, ou bien d'un culte politiquement connoté d'Alexandre Nevski en tant que héros guerrier et saint impérial ? C'est cette dernière proposition qui permet de comprendre la circulation des actes et démarches symboliques entre un jeune État et une puissance politique, perçue tour à tour comme la garante de son existence et comme un danger potentiel.

Le *bram-pametnik Sveti Aleksandăr Nevski* de Sofia : religion, politique, mémoire

Située au centre de Sofia et cœur symbolique de la Bulgarie (le kilomètre zéro pour mesurer les distances), l'église-mémorial *Sveti Aleksandăr Nevski* était, jusqu'à récemment, considérée comme l'église orthodoxe la plus importante des Balkans. Aujourd'hui encore, c'est l'un des édifices les plus imposants de la capitale bulgare. La vignette d'introduction a laissé entrevoir l'ampleur de sa notoriété à l'échelle nationale ; une brève recherche sur l'internet fait apparaître des centaines de sites et blogs qui la présentent comme un marqueur manifeste de la proximité – parfois jusqu'à la dépendance – de la Bulgarie vis-à-vis de la Russie. Explorer l'histoire de sa construction permet de révéler la complexité et les multiples aspects de la réalisation de ce projet qui s'avère bien plus politique que religieux.

Le premier jalon de ce projet est posé par la décision de principe, saluée à l'unanimité par les députés de l'Assemblée constituante en avril 1879, d'ériger dans la capitale du nouvel État une église dédiée au saint patron d'Alexandre II, en signe de gratitude envers les « frères libérateurs ». Le choix, par la même Assemblée, de Sofia pour capitale de la Principauté en fait naturellement la ville d'accueil du projet. À cette époque, Sofia est une ville ottomane, à l'urbanisme chaotique, marquée par les traces de différentes époques, affichant un aspect « oriental », et dépourvue de bâtiments modernes emblématiques. La grande église qui est à l'origine de son nom, et l'une des plus anciennes – Sainte-Sophie, convertie pendant un temps en mosquée – est alors à l'abandon. Le site choisi pour la future église est stratégique : juste derrière la ruine de Sainte-Sophie, au point le plus élevé de la ville, il était auparavant occupé par des casernes ottomanes, et était également connu sous le vocable de « marché aux chevaux » (*Konski pazar*). Au départ, l'emplacement ne bénéficie pas de l'aura d'un ancien lieu sacré chrétien, mais la situation va changer au fur et à mesure que le cœur de la capitale bulgare moderne sort de terre autour de l'endroit destiné à la future cathédrale : précédée par des fouilles archéologiques⁷⁷, la construction, dans son voisinage immédiat, de l'Assemblée nationale, de l'Université, de la Bibliothèque nationale et de l'Académie des sciences façonnent une double dimension sacrée – religieuse et politique – à la future église-mémorial.

Quarante-deux ans, quatre guerres, et deux rois (Ferdinand prince de 1887-1908, roi de 1908-1918 et Boris III, roi de 1918-1943) séparent la pose de la première pierre en 1882 de la consécration de la cathédrale *Sveti Aleksandăr Nevski* (1924). Même si des difficultés financières – le projet, initialement financé par des donations, évoluant dans le sens de la magnificence et de la grandeur – expliquent en partie ce délai, celui-ci résulte surtout des revirements dans les relations bulgaro-russes. En effet, celles-ci se dégradent après la disparition de l'empereur Alexandre II, oscillant entre froideur et rupture tout au long du règne d'Alexandre III. Pendant vingt ans, l'élite politique bulgare se divise entre « russophiles » et « russophobes », et la politique de

77. Rumjana Radkova, *Hram-pametnik...*, *op. cit.*, p. 13-17. Des fouilles, initiées par l'archéologue tchèque Karel Škorpil en 1888 (F. Curta, « With Brotherly Love... », *art. cit.*, p. 382), révèlent l'existence d'une nécropole et de plusieurs églises byzantines dans les environs immédiats d'*Aleksandăr-Nevski*.

la Principauté est marquée par un surinvestissement à la fois pragmatique et symbolique de tout acte lié à la Russie et à son rôle de « libératrice ».

Voici les principales étapes de la construction de *Sveti Aleksandăr Nevski*⁷⁸.

- 19 février 1881 : Proclamation du prince Alexandre de Battenberg, appelant à la construction du *hram* à Sofia.
- 19 février 1882 : Pose solennelle de la première pierre. La cérémonie, marquée par le deuil du Tsar Libérateur, réunit des hommes politiques, le haut clergé bulgare et russe, le corps diplomatique, des militaires et des milliers de citoyens. Comme le souligne le texte lu par le prince de Battenberg, « *sej hram* [ce sanctuaire] est consacré à Saint Aleksandăr Nevski, à la mémoire éternelle du Tsar-Libérateur, Tsar-Martyr, Empereur de toutes les Russies [*vseja Rusi*], Alexandre II, en reconnaissance du peuple bulgare pour sa libération du joug turc, accomplie sur son ordre par l'armée russe victorieuse de toute la Russie lors des guerres de 1877-1878⁷⁹ »
- Avril 1882 : Mise en place du Comité d'initiative bulgare pour la collecte des fonds.
- 28 novembre 1883 : Le projet retenu est celui de l'architecte Ivan Bogomolov, académicien attaché à l'architecture ancienne russe. Les tensions déjà fortes avec le nouveau tsar et son gouvernement empêchent la mise en chantier de l'église.
- 1884-1904 : Gel du projet.
- 1896 : Dans le contexte du réchauffement des relations bulgaro-russes sous le prince Ferdinand, favorisé par le baptême du prince-héritier Boris dans la confession orthodoxe (son parrain est le tsar Nicolas II), le projet de construction reprend. Une Commission est mise en place pour lancer et superviser les travaux à la place du Comité d'initiative. Bogomolov étant décédé en 1886, l'ouvrage est confié à Alexandre Pomerantsev, plus sensible à l'architecture

78. Je reproduis avec quelques ajouts les étapes retenues par Grigor H. Grigorov, « *Političeska simbolika...* », art. cit., p. 332-336, en suivant la chronologie et les faits établis in R. Radkova, *Hram-pametnik...*, op. cit.

79. Rumjana Radkova, *Hram-pametnik...*, op. cit., p. 23.

byzantine⁸⁰, qui travaille simultanément à la construction de l'église de Chipka.

- 1904-1912 : Période officiellement retenue pour la construction de l'église.
- 1906 : Décision de dédier l'autel central à saint Alexandre Nevski, celui du nord – aux saints Cyrille et Méthode, celui du sud – à saint Boris I^{er} roi évangélisateur des Bulgares.
- Printemps 1912 : Le roi bulgare Ferdinand ordonne à l'architecte Pomerantsev de placer un grand portrait d'Alexandre II dans la nef, commande non-réalisée *in fine*.
- 1912 : Le chantier est terminé. La consécration de la cathédrale, initialement prévue pour le 2 août (jour d'intronisation du roi Ferdinand), est reportée à octobre, et annulée par le début des hostilités de la guerre balkanique.
- 13 mars 1913 : La plus grande cloche de l'église sonne pour la première fois, annonçant la prise d'Edirne (Andrinople) par les troupes bulgares dans la première guerre balkanique.
- Décembre 1913 : La décoration peinte de l'église est terminée. Plus d'une trentaine de peintres russes et bulgares ont peint 67 scènes religieuses et 247 fresques de saints, apôtres et martyrs.
- Octobre 1915 : Entrée de la Bulgarie dans la Première Guerre mondiale guerre aux côtés de la Triple Alliance. La Russie faisant partie du bloc opposé, l'Entente, le gouvernement bulgare décide de renommer la cathédrale aux noms des « Saints-Cyrille-et-Méthode ». Cette décision est votée par l'Assemblée nationale en 1916, malgré l'opposition du Saint-Synode qui refuse de la valider. Par conséquent le chœur nord, qui était dédié à ces saints, est dédié à saint Jean de Rila, et plusieurs icônes sont déplacées ou ajoutées.
- 1920 : Sur proposition du Saint-Synode, l'ancien nom de l'église est rétabli.
- Décembre 1923 : Le Saint-Synode décide que la consécration aura lieu le 15 mai 1924 – jour du « baptême des Bulgares » par Boris I^{er} l'Évangélisateur⁸¹. Finalement elle aura lieu les 12, 13 et 14 septembre de la même année.

80. Voir Nikolaj Vukov, « Čärkvata... », art. cit., p. 95.

81. Rumjana Radkova, *Hram-pametnik...*, *op. cit.*, p. 95 ; l'auteure se réfère à une source ecclésiastique. L'historiographie ne donne pas de date précise à cet

- 12 septembre 1924 : Consécration de l'autel central. Cette date correspond au jour du transfert des reliques de saint Alexandre Nevski à Saint-Petersbourg (30 août du calendrier julien) selon le calendrier grégorien que la Bulgarie a adopté en 1916. Un service religieux commémoratif (*panihida*) est célébré à la mémoire d'Alexandre II et des soldats russes et bulgares tombés au combat.
- 13 et le 14 septembre 1924 : Consécration des autels dédiés respectivement aux saints Cyrille et Méthode et à saint Boris I^{er}, Mikhail par le baptême. Après la liturgie, un *Te Deum* (*blagodarstvena molitva*) est célébré sur le parvis de la cathédrale. Une vigile nocturne est également célébrée.
- Septembre 1924 : Le règlement interne fait de *Sveti Aleksandăr-Nevski* une stavropégie, c'est-à-dire une cathédrale sans paroisse gérée directement par le Saint-Synode⁸².
- 1946 : Introduction d'une deuxième fête commémorative de saint Alexandre Nevski, dite « fête d'hiver », le 23 novembre (*uspenie*, jour du repos du saint).

Cette liste non exhaustive des démarches et des événements formant le contexte national et international de ce long chantier fait ressortir deux grandes lignes conductrices. La première ligne concerne la recherche de messages symboliques et l'élaboration de discours de symbolismes à plusieurs niveaux. Le premier de ces niveaux, celui des dates, est particulièrement significatif : les premières actions cérémonielles liées à la réalisation du projet (appel du prince pour la construction du temple, pose de la première pierre) sont orientées autour de la date du 19 février/3 mars. La date revêt une importance capitale tant pour les Russes (intrônisation d'Alexandre II en 1855 et acte proclamant l'abolition du servage en 1861) que pour les Bulgares (signature du traité de paix de San-Stefano en 1878, qui dessine les contours de la

acte : l'évangélisation est située au cours de l'année 864 et il s'agit d'un processus plutôt que d'un acte unique (864-865). La mention du nom de Boris I^{er} s'explique par la volonté d'établir une continuité symbolique – passant par le nom – avec le jeune roi Boris III, qui prit le pouvoir à l'automne 1918 à la suite de l'abdication contrainte de son père Ferdinand.

82. *Ibid.*, p. 99. Ce statut est similaire à celui de la *lavra* Alexandre-Nevski de Saint-Petersbourg, voir note 24.

« Grande Bulgarie⁸³ » et actuelle fête nationale). Le deuxième niveau symbolique est plus complexe et concerne la hiérarchie des saints subtilement mise en place par leur association à différents autels et par leurs représentations sur les icônes. Ainsi, dans l'église-mémorial de Chipka, le saint anachorète Jean de Rila est élevé au rang de saint bulgare par excellence. De façon similaire, saint Jean de Rila est choisi pour remplacer les saints Cyrille et Méthode dans l'autel Nord d'*Aleksandăr-Nevski*, lorsque ces derniers deviennent les patrons de l'église de Sofia. Ce choix de Jean de Rila s'explique pour son rôle identitaire pour la Bulgarie. En revanche, si le rôle identitaire des saints Cyrille et Méthode pour les Bulgares est acquis, lorsqu'ils sont introduits à l'initiative russe, ils peuvent aussi porter un message (pan)slave qui dépasse la seule Bulgarie⁸⁴.

La seconde ligne directrice de cette liste d'événements réside dans l'étroite dépendance de la réalisation du projet vis-à-vis des évolutions politiques. Ainsi, celui-ci est complètement suspendu pendant la rupture des relations diplomatiques entre la Russie et la Bulgarie, ainsi que sous le gouvernement de Stefan Stambolov (1887-1894), leader des « russophobes ». En revanche, une fois la crise diplomatique terminée, le projet reprend en 1896 et les travaux de construction s'accroissent pendant la période 1904-1913, durant laquelle la Bulgarie cherche un rapprochement politique avec la Russie. La Première Guerre mondiale, qui place les deux pays dans des camps opposés, provoque un changement du saint patron de l'église – une mesure exceptionnelle prise malgré l'opposition du haut clergé bulgare. Cette décision est rapidement actée et diffusée vers l'étranger grâce à l'émission de cartes postales de la cathédrale⁸⁵.

83. La paix signée entre la Russie et l'Empire ottoman (voir note 57), mettant fin à la guerre, dans des conditions défavorables aux Ottomans, avant que le Congrès de Berlin ne la « corrige » aux dépens des Bulgares.

84. Notamment dans l'église de Chipka (Ivanka Gergova, « From Petersburg to Shipka... », art. cit., p. 6), mais aussi dans la cathédrale Saint-Alexandre-Nevski de Varsovie : D. Valčak & E. Nikolskij, « Apofeoż monarhii na vizantijskih obrazcah. Ikonografičeskaja programma mozaik Aleksandro-Nevskogo sobora v Varšave », *Studia Humanitas*, 3, 2020, p. 8.

85. Je remercie Bernard Lory de m'avoir signalé la carte postale où cette indication figure en allemand.



Carte postale de l'église des Saints-Cyrille-et-Méthode à Sofia (la cathédrale Aleksandăr-Nevski a été renommée pendant la Première Guerre mondiale), reproduction libre de droits, collection privée.

Malgré la forte influence de la politique sur ce projet, une valeur extrêmement positive est attribuée à la future église-mémorial que les deux premiers princes bulgares, Alexandre de Battenberg et Ferdinand de Saxe-Cobourg-Gotha, imaginent de plus en plus somptueuse dans sa fonction de lieu de culte. Les ambitions du prince Ferdinand, qui saisit la crise de la révolution jeune-turque pour déclarer l'indépendance de la Bulgarie en 1908 et se faire proclamer roi, le poussent à l'agrandir. La capacité de l'église passe de 1 300 à 5 000 personnes. Sa splendeur se manifeste dans les mosaïques et la pierre finement sculptée des trônes et des autels. L'accent est mis sur l'aspect représentatif de la cathédrale, symbole de la dignité de la royauté bulgare, au détriment de son aspect mémoriel.

En effet, bien qu'elle soit dédiée aux héros « tombés pour la Libération » (selon la formule conventionnelle), *Aleksandăr-Nevski* n'exhibe pas l'ossuaire typique d'un *bram-pametnik*. Sa vaste crypte, initialement destinée à être le Panthéon des rois bulgares, n'est pas utilisée à cet effet. En 1964-1965, en pleine époque communiste, elle est transformée en annexe du musée national des beaux-arts, afin d'accueillir l'« art ancien bulgare » – formulation désignant l'art religieux, compre-

nant essentiellement des icônes du XIII^e au XIX^e siècle⁸⁶. Ainsi, un tournant s'opère dans le fonctionnement de la crypte : de réceptacle de la mémoire des grands hommes, elle se mue en musée de l'art religieux. L'association même des termes « crypte » et « musée d'icônes » est lourde de conséquences : déjà privé du « Saint » accolé à son nom, *Aleksāndar-Nevski* tend à devenir tout entier un simple monument [*pametnik*] de l'art religieux, une tendance des années 1960-1970, qui a durablement marqué la perception de l'église-mémorial.

L'évolution de l'affectation du *bram-pametnik* se reflète dans les inscriptions des plaques commémoratives⁸⁷, apposées des deux côtés du portail central en 1912. L'une proclame :

Avec l'hommage respectueux à l'Assemblée nationale constituante [tenue] dans la ville [...] de Târnovo le 13 avril 1879, sous le règne du premier prince bulgare, Sa Majesté Alexandre I^{er}, par le zèle et l'insistance duquel a été posée à cet endroit, le 19 février 1882, la première pierre de ce sanctuaire [*bram*] qui porte le nom de Sveti Aleksandār Nevski, à la mémoire de la Libération du peuple bulgare, intervenue en 1878 grâce à la bienveillance de l'empereur russe Alexandre II et à l'aide puissante du fraternel peuple russe.

Ce texte est très similaire à celui que lut le prince de Battenberg lors de la pose de la première pierre. L'autre plaque commémorative porte un message bien différent :

Avec l'insistance diligente de Sa Majesté Ferdinand, roi des Bulgares, et avec le travail désintéressé et l'exploit du peuple bulgare, ce sanctuaire [*bram*] unique a été érigé au nom de Saint Aleksandār Nevski, avec les autels des Saints Frères slaves Cyrille et Méthode et du Saint Tsar Boris, à la mémoire de la renaissance de l'État bulgare. La construction du sanctuaire a commencé en 1904 et a été achevée en 1913.

Ces deux inscriptions commémoratives marquent, à un moment critique des conflits (la décennie des trois guerres), l'évolution qui s'est produite au cours des trois décennies séparant la pose de la première pierre (1882) de la fin du chantier. Entre 1912 et 1919, la Bulgarie traverse, en plus de la Première Guerre mondiale, deux guerres régionales : la guerre balkanique d'octobre 1912 à mai 1913, concernant le

86. Nikolaj Vukov, « Čarkva... », art. cit., p. 95-96.

87. Les deux plaques originales, remplacées en 1950, sont aujourd'hui perdues. Voir Rumanja Radkova, *Hram-pametnik...*, op. cit., p. 89-90.

partage des territoires balkaniques de l'Empire ottoman, et la deuxième guerre balkanique (ou guerre « Interalliée ») de juin à septembre 1913, lorsque l'armée bulgare se retrouve face à ses anciens alliés et en sort vaincue. Ces deux conflits balkaniques, souvent perçus comme l'antichambre de la Première Guerre mondiale, influencent les alliances conclues et les partis pris des États balkaniques dans cette dernière. L'ensemble de ces événements conduit l'élite politique bulgare à chercher des alternatives permettant de desserrer le lien, longtemps considéré comme ombilical, avec la Russie. Cela conditionne l'abandon progressif du discours de la « libération » par la Russie au profit d'un discours centré sur l'effort émanant du « peuple bulgare » et de ses grands hommes. Cet effort d'émancipation politique vis-à-vis de la Russie, accoucheuse *de facto* de l'État bulgare moderne, se reflète également dans l'investissement des saints évoqués et représentés aux côtés de saint Alexandre Nevski : les inventeurs de l'alphabet et « apôtres slaves » Cyrille et Méthode, le roi-évangélisateur Boris I^{er} (Boris-Mikhaïl dans la langue ecclésiastique), saint Jean de Rila – tous des figures de grande valeur identitaire.

Après la consécration de *Sveti Aleksandăr Nevski* de Sofia, bien que le vocable de *hram-pametnik* y soit toujours rattaché, la commémoration du Tsar-Libérateur et des « soldats russes tombés pour la libération » n'est plus au cœur du travail mémoriel. Certes, le nom d'Alexandre Nevski renvoie toujours à l'événement fondateur et, par le biais du *tezgoimenitstvo*, au tsar russe dont le monument se dresse à deux pas de la cathédrale. Cependant, c'est le lien avec la royauté bulgare qui s'affirme de plus en plus. Ainsi, le roi Ferdinand se fait représenter, avec son épouse, dans un panneau en mosaïque sur le trône [*carski tron*]⁸⁸ jouxtant l'autel central – un élément majeur de la décoration interne. C'est dans la cathédrale *Sveti Aleksandăr Nevski*, normalement interdite aux sacrements privés⁸⁹, que fut célébré le mariage de Boris III avec la princesse Giovanna d'Italie (1930), ainsi que ses funérailles. Le seul roi baptisé orthodoxe de la Bulgarie moderne décède le

88. Représentation supprimée en 1949 et restituée dans toute sa splendeur dans les années 1990. Voir Rumanja Radkova, *Hram-pametnik...*, *op. cit.*, p. 102.

89. *Ibid.*, p. 99.

28 août 1943 et ses obsèques sont célébrées le 30 août⁹⁰, jour de la Saint-Alexandre-Nevski ; en pleine guerre, dans un pays allié de l'Allemagne, il n'est pas fait allusion au saint russe.

Le surinvestissement politico-symbolique dont *Aleksandăr Nevski* fait l'objet en fait à la fois le centre et la cheville ouvrière de la vie religieuse et politique de l'État bulgare. Ses cloches sonnent pour marquer les grands événements nationaux, qu'il s'agisse des grandes victoires ou des moments de deuils, des événements majeurs de la royauté (comme la naissance du prince-héritier ou la mort du roi Boris III). Progressivement, la cathédrale *Aleksandăr Nevski* de Sofia se dissocie du saint russe Alexandre Nevski, patron des tsars du même nom, tout en conservant la symbolique du pouvoir royal et un héritage profondément lié à la Russie et à son rôle dans la constitution de l'État-nation bulgare. Cet héritage symbolique est susceptible d'être réactivé à tout moment en fonction des enjeux politiques.

C'est ce qui arrive au cours de la période communiste, que nous ne pouvons aborder ici en détail. Contrairement à ce qui s'est passé ailleurs en Europe de l'Est, y compris dans l'ancienne URSS, à Sofia, Alexandre Nevski, le saint patron de la cathédrale, fut la garantie de la préservation de celle-ci malgré le climat antireligieux des premières années du régime communiste bulgare. Un nouveau développement vient renforcer le statut de la cathédrale : en 1953, le *bram-pametnik* devient *patriaršeska cārka* – la cathédrale du Patriarcat.

En effet, l'Église orthodoxe bulgare revendique à ce moment-là sa dignité patriarcale, dignité qui remonte à 927, mais qui a été perdue avec la conquête ottomane du petit royaume bulgare de Târnovo à la fin du XIV^e siècle. Après une mobilisation pour faire reconnaître une Église autocéphale bulgare, l'Exarchat bulgare voit le jour en 1870, par décision du Sultan. Cet acte, menant à la reconnaissance d'un *millet* bulgare séparé du *Rum-millet*, est condamné par le Patriarcat de Constantinople qui représente ce dernier, et qui proclame le « schisme bulgare⁹¹ » en 1872. Ce n'est qu'en 1945 que le Patriarche œcuménique

90. Valentina Vaseva, « Funeral and commemoration ceremonies for members of the sovereign families in Bulgarian cities after the Liberation », *Études Balkaniques* (Sofia), LVI, 2020, 3, p. 486 et 490.

91. Sur le « schisme bulgare » voir Dimitris Stamatopoulos, « Orthodox Ecumenicity and the Bulgarian Schism », *Études Balkaniques* (Sofia), LXI, 4, 2015, p. 70-86.

lève le schisme et accepte d'engager des pourparlers qui mènent à la reconnaissance (officialisée en 1953) du Patriarcat bulgare. Le dénouement de la situation est obtenu grâce à l'entremise du Patriarcat de Moscou, ce qui fait de l'Église orthodoxe bulgare un allié de l'orthodoxie russe. Cet événement crée un précédent en ce qui concerne l'élévation d'une Église locale au rang de Patriarcat susceptible d'être utilisé pour la sortie d'Églises orthodoxes de l'orbite de Moscou⁹².

Cathédrale du Patriarcat, église-monument, musée d'art religieux, lieu de mémoire⁹³ : l'ambiguïté entourant la cathédrale *Aleksandăr-Nevski* persiste et se complexifie tout au long du régime communiste. D'une part, le *bram-pametnik* en voie de muséification est désigné sous le simple nom d'*Aleksandăr-Nevski* : deux générations de Bulgares ont ainsi pris l'habitude d'omettre le qualificatif « Saint ». D'autre part, le monument est devenu un temple d'apparat pour le Patriarcat qui, lui, maintient l'appellation *Sveti Aleksandăr-Nevski*, tout en usant du terme *bram-pametnik* en reconnaissant explicitement la dette aux « frères-libérateurs » russes. C'est dans cette période qu'émerge l'image d'*Aleksandăr-Nevski* mi-musée, mi-église en fonction, un lieu de solennités et de ritualité orthodoxes sous haute surveillance politique. Dans les années 1980, les services dans la cathédrale lors des grandes fêtes chrétiennes attirent non seulement les croyants, mais aussi la jeunesse et des intellectuels à tendance dissidente. Le parvis de la cathédrale, ou place *Aleksandăr-Nevski*, fait l'objet d'aménagements qui augmentent encore la valeur mémorielle du lieu, il en va ainsi de l'ajout du Monument du soldat inconnu accolé à l'église Sainte-Sophie (1981), et des travaux de conservation et de rénovation de cette dernière (1980-1986) qui mettent en relief la continuité entre les deux foyers de chris-

92. Ainsi l'émancipation en 2019, grâce au soutien du Patriarcat œcuménique de Constantinople, de « l'Église orthodoxe d'Ukraine », Église non reconnue par l'Église orthodoxe ukrainienne (Patriarcat de Moscou), a ravivé la querelle, vieille de presque 150 ans, autour du « schisme » d'une Église locale se voulant autocéphale. À cette occasion, réapparaît l'accusation de nationalisme ou « ethno-phylétisme » forgée à propos du « schisme bulgare ». Voir Dimitris Stamatopoulos, « Orthodox... », art. cit., p. 84 ; Catherine Wanner, « Southern Challenges to Eastern Christianity: Pressures to Reform the State-Church Model », *Journal of Church and State* (Oxford), 2010, p. 3-6.

93. Nikolaj Vukov, « Čärkvata... », art. cit., p. 92-96.

tianisme – l’ancien et le moderne⁹⁴. Enfin, au moment de la chute du régime communiste en novembre 1989, la Place *Aleksandăr-Nevski* devient le cœur battant de la vie publique et politique en pleine effervescence.

En lieu et place de conclusion

En commençant cet article, nous avons posé comme donnée stable le poids symbolique de saint Alexandre Nevski, figure ayant toujours droit de cité dans l’espace public polarisé de la Bulgarie post-socialiste. Notre intention était de conclure en cherchant à expliquer ce fait dans le fonctionnement de l’intimité culturelle, permettant d’intégrer et de faire coexister sans problème les différentes strates et registres symboliques de cette figure hautement politisée. Les derniers mois de 2024 apportèrent un démenti au constat de départ : des voix s’étaient levées réclamant de rebaptiser l’église-mémorial ou *a minima* la Place *Aleksandăr-Nevski*.

Cette contestation, déjà exprimée sous la forme de pétitions, aurait pris de l’ampleur après la célébration – précisément le 23 novembre (jour de l’*uspenie* du saint) 2024 – du centenaire de la consécration de l’église (laquelle eut lieu le 12 septembre [1924], jour du transfert de ses reliques), et du discours « prorusse » prononcé par le Patriarche bulgare à cette occasion⁹⁵, un propos particulièrement mal venu dans le contexte de la guerre en Ukraine. Une rapide recherche dans la blogosphère montre que le patronage de saint Alexandre Nevski de l’église la plus représentative de Bulgarie est contesté depuis plusieurs années par des groupes de divers bords politiques (nationalistes et démocrates russophobes), au profit des plus emblématiques des saints associés à l’identité bulgare : Jean de Rila, Boris-Mikhaïl, Cyrille et Méthode⁹⁶. Les arguments avancés en faveur de ce rejet vont de la

94. *Ibid.*, p. 87.

95. Voir <https://www.pravoslavie.bg/?p=1633047>, consulté le 20 janvier 2025.

96. Par exemple, pétition lancée en mai 2017 pour rebaptiser la cathédrale aux noms des saints Cyrille et Méthode : <https://fakti.bg/bulgaria/239539-peticia-za-preimenuvane-na-katedralata-aleksandar-nevski> ; pétition lancée en 2022, pour la rebaptiser au nom de saint Boris I^{er} l’Évangélisateur https://www.peticiq.com/sveti_knyaz_boris_purvi_pokrustitel_vmesto_sv_al_nevski ; proposition d’élus de la Municipalité de Sofia pour renommer le parvis en Saint-Jean-de-Rila : <https://news.bg/regions/sinya-sofiya-vnese-doklad-za-preimenuvane->

remise en question de son « apport au christianisme » à l'assertion, soutenue par certains historiens, selon laquelle le prince russe se serait converti à l'islam en tant que « vassal de la Horde d'Or ». Ce traitement d'*Aleksandâr Nevski* de Sofia montre que la valeur mémorielle et patrimoniale d'un lieu de mémoire aussi puissant peut être mise à mal par le symbolisme politique attaché à la figure qui demeure son centre. Plus généralement, il met en lumière une nouvelle fois l'infinie plasticité des figures de saints, adaptables à toutes les causes.

CETOBAC – UMR 8032
CNRS – EHESS – Collège de France